

«Inexplicable sœur du Minotaure, énigme et masque, quoique je sois part de ce qui est réel, entends-moi et reconnais-moi en tant que part de l'irréel.»

Ces mots, Wallace Stevens – dans son volume «théorique», *L'Ange nécessaire* – les attribue à un jeune poète qu'il imagine, et qu'il fait un instant s'adresser à une Ariane labyrinthique.

Mais c'est bien lui-même qui, dans cette phrase énigmatique comme partout ailleurs, s'interroge sur le réel et l'irréel. «Être part» de l'un et de l'autre: voilà ce qu'il ne cesse d'examiner et d'essayer – dans ses proses et dans ses vers, selon leur double et constante tension.

Rayonnante et obscure, donc, l'interrogation poétique de Stevens. Est-ce là de quoi expliquer que, de l'un des poètes les plus «nécessaires» de ce siècle, la présence ait été et soit encore si lente à s'imposer en France¹ ?

Avec *Les Aurores de l'automne*, c'est le Stevens tardif, une poète de soixante-dix ans, que l'on peut – grâce aux traductions de Gilles Mourier – découvrir. Le plus grand peut-être. Et le plus exigeant. «L'immédiate difficulté des poèmes dans *Les Aurores de l'automne*, écrit Harold Bloom dans *Wallace Stevens, The Poems of Our Climate* (Cornell University Press, 1976), en voile les affirmations et ce qu'elles gagnent en intensité.»

Aux poèmes des *Aurores de l'automne*, Gilles Mourier a adjoint un choix de lettres de Stevens.

Il a également traduit une étude sur Stevens du critique Frank Kermode (l'auteur en particulier de *The Sense of an Ending, The Genesis of Secrecy, The Uses of Error*).

1. *Po&sie* a, dans plusieurs numéros, publié des traductions de vers ou de prose (ainsi qu'une courte œuvre théâtrale) de Wallace Stevens.

Wallace Stevens

Les Aurores de l'automne

traduit de l'anglais par Gilles Mourier

I

C'est ici que vit le serpent, l'incorporel.
Sa tête est air. Quand vient la nuit, de sous sa pointe,
Dans tous les ciels s'ouvrent des regards qui nous fixent.

Ou bien n'est-ce qu'une autre torsion hors de l'œuf,
Une autre image au fond de la caverne, un autre
Incorporel pour la mue du corps? C'est ici

Que vit le serpent. Ceci est son nid: ces champs,
Ces collines, ces distances teintées, ces pins
Au-dessus, au pourtour, tout au long de la mer;

C'est forme en hoquet après l'absence de forme,
Éclair de peau pour les disparitions souhaitées
Et le corps serpentant en éclair sans la peau.

Ceci est la hauteur émergeant et sa base...
Il se peut qu'à la fin ces lumières atteignent,
Dans le mitan le plus extrême de minuit,

Un pôle et qu'elles y trouvent là le serpent,
Au creux d'un autre nid, ce maître du dédale
Et du corps et de l'air, des formes, des images,

Et l'y trouvent en possession du bonheur
Avec acharnement. Ceci est son poison:
Que nous dussions ne pas même croire en cela.

Ses méditations au milieu des fougères,
Quand à peine il frémit afin de s'assurer
Du soleil, nous en ont assuré tout autant.

Et c'est dedans sa tête que nous avons vu
Perle noire du roc, l'animal moucheté,
L'herbe en son remuement, l'Indien dans sa clairière.

II

Adieu à une idée... Il est une cabine,
Désertée, sur la plage. La cabine est blanche,
Comme si telle était la coutume, ou selon

Quelque thème ancestral, ou comme conséquence
D'une course infinie. Les fleurs contre le mur
Sont blanches, un peu sèches – manière de marque

Rappelant, ou cherchant à rappeler un blanc
Qui était différent, tout autre, l'an passé,
Jadis, non le blanc d'un après-midi âgé,

Qu'il ait été plus frais ou peut-être plus sourd,
Peut-être issu des nues d'hiver ou bien venu
Du ciel d'hiver, de l'horizon à l'horizon.

Le vent souffle le sable au travers du plancher.
Être visible, ici, c'est être blanc, c'est être
De la masse du blanc, c'est l'accomplissement

D'un extrémiste appliqué à son exercice...
La saison change. Un vent froid vient glacer la plage.
Ses longues lignes se font plus longues, plus vides.

Une noirceur s'amasse, mais ne tombe pas
Et la blancheur se fait moins vive sur le mur.
L'homme qui marche se retourne sur le sable

Sans expression précise. Il observe comment
Le nord élargit toujours tout cela qui change
Avec ses brillances frigides, ses rafales

En bleu et rouge, avec ses bourrasques où passent
D'immenses boutefeux, avec son vert polaire,
Couleur de glace et de feu et de solitude.

III

Adieu à une idée... La face de la mère,
La visée du poème, emplit toute la pièce.
Ils sont ensemble ici et ici il fait chaud,

Sans la moindre prescience des rêves futurs,
Et c'est le soir. La maison est le soir, dissoute
À demi. Seule en demeure, étolée d'étoiles,

L'autre moitié, qu'ils ne peuvent pas posséder.
C'est la mère qu'ils possèdent, qui transparence
Donne à leur paix présente, elle qui plus aimant

Rend ce qui peut être aimant. Elle aussi pourtant
Est dissoute, elle aussi détruite. Elle fait don
De transparence. Mais elle est devenue vieille.

Le collier est gravure et n'est point un baiser.
Les douces mains sont geste, et ne sont point toucher.
La maison croulera, les livres brûleront.

Ils sont à l'aise dans un abri de l'esprit,
Et la maison est de l'esprit, comme le temps
Comme eux tous, tous ensemble. La nuit boréale

Semblera givre lorsqu'elle s'approchera
D'eux et pour la mère au moment de s'endormir,
Au moment qu'ils disent bonne nuit, bonne nuit.

Les fenêtres seront allumées, à l'étage,
Non pas les chambres. Un grand vent étalera
Ses venteuses grandeurs dans chaque direction

Et s'en viendra frapper à la porte, pareil
À des coups de crosse de fusil. C'est le vent,
Qui d'un bruit invincible viendra les soumettre.

IV

Adieu à une idée... Ni les annulations,
Ni les négations ne sont jamais dernières.
Le père siège dans l'espace – où qu'il s'assoie –

De regard morne, en homme qui connaît la force
Aux buissons de ses yeux. Et il dit non à non
Et oui à oui. Il dit oui à non; disant oui

Il dit adieu. Il mesure du changement
Les vélocités. Il bondit de ciel en ciel
D'une plus vive allure que les mauvais anges

Ne bondissent du ciel vers les enfers en flammes.
Mais pour l'heure il siège au calme et au vert-en-jour.
Il assume les grandes vitesses spatiales

Et les brimbale de couvert à dégagé,
De dégagé à grand clair dans les envolées
De l'œil et de l'ouïe, l'œil le plus culminant

À la plus basse ouïe, à la profonde ouïe
Qui discerne, le soir, les choses qui l'assistent
Jusqu'à ce qu'elle entende ses propres préludes

Surnaturels, au moment où l'œil angélique
Définit ses acteurs qui s'approchent, en bande
Avec leurs masques. Maître ô maître qui siègez

Près du feu et pourtant dans l'espace, immobile,
Et êtes du mouvement pourtant l'origine
Toujours plus éclairante, qui êtes profond

Et pourtant êtes roi, et pourtant la couronne,
Voyez ce trône présent. Quelle bande à masques
Pourrait en former un chœur avec le vent nu?

V

La mère invite dans sa demeure, à sa table
L'humanité. Le père mande des conteurs
D'histoires et des musiciens, qui vont muant

Et vont musant beaucoup autour de ces histoires.
Le père mande des négresses, qu'elles dansent
Au milieu des enfants, comme un mûrissement

Curieux du modèle du mûrir de la danse.
Pour eux, les musiciens ont des tons insidieux,
Lacérant la rengaine de leurs instruments.

Les enfants rient et grattent un tempo grinçant.
De l'air, le père mande des divertissements,
Des scènes du théâtre, des panoramas

Et des forêts en masse et des rideaux qui semblent
Comme une prétention naïve de sommeil.
En leur milieu, les musiciens font retentir

Le poème instinctif. Le père mande encore
Ses troupes détachées, à la langue barbare,
Les moitiés pantelantes, baveuses, du souffle,

Obéissant à la touche de sa trompette.
Alors – c'est Chatillon, ou comme ça vous chante.
Nous sommes dans le tumulte d'un festival.

Quel festival? Cette badauderie sans ordre
Et bruyante? Ces hospitaliers-là? Ces hôtes
Pareils à des butors, ces musiciens scandant

Une tragédie, rataplan, ainsi conçue:
Il n'y a pas de texte? Il n'y a pas de pièce.
Ou: les gens en jouent du simple fait qu'ils soient là.

VI

C'est un théâtre flottant parmi les nuages,
Il est nuage, mais de rocher embué
Et de monts dévalant comme l'eau, vague à vague,

Parmi des vagues de lumière. Il est nuage
Transformé en nuage à nouveau transformé,
Oisivement; ainsi va la saison changeant

De couleur sans aucune raison, si ce n'est
Pour se montrer prodigue en son endroit, au cœur
De ce qui change comme la lumière change

Le jaune en or et l'or en ses portions d'opale
Et les délices de la flamme, éclaboussée
Au long du large car elle aime la splendeur

Et les pompeux plaisirs de l'espace splendide.
Le nuage, à travers des formes mi-pensées
Oisivement divague. Le théâtre est plein

D'oiseaux volant en v sauvage, rappelant
Le plumet d'un volcan, avec leurs yeux aux palmes,
Qui vont s'effaçant, franges dans un corridor,

Un portique massif. Un capitole vient
De surgir, peut-être, ou bien vient de s'écrouler.
Le dénouement doit être remis à plus tard...

Ce n'est rien si ce n'est en un seul homme inclus,
Rien, tant que cette chose nommée n'est sans nom
Et détruite. Il ouvre sa porte sur des flammes.

L'érudit d'une seule chandelle regarde
Une effulguration arctique flamboyer
Sur le cadre de tout ce qu'il est et prend peur.

VII

Est-il une imagination qui siège et trône
Aussi âpre qu'elle est bienveillante, le juste
Et l'injuste, et qui au beau milieu de l'été

Stoppe pour imaginer l'hiver? Quand les feuilles
Sont mortes, va-t-elle prendre sa place au nord
S'y enclosant, sauteuse caprine, cristalle

Et lumineuse siégeant en plus haute nuit?
Et ces cieux l'ornent-ils et la proclament-ils
La créatrice blanche du noir, dont le jais

Vient des extinctions – même, il se peut, de planètes,
Même de notre terre, même du regard,
Dans la neige, hors lorsqu'en guise de majesté,

Il la faut dans le ciel au titre de couronne
Et de cabale de diamants? À travers nous
Elle saute, à travers tous nos cieux elle saute,

Éteignant nos planètes chacune après l'autre,
Laissant, de ce que nous étions et nous voyions,
De ce que nous savions l'un de l'autre et pensions

L'un de l'autre, un résidu tremblant et transi
Et caduc, à l'exception de cette couronne
Et cabale mystique. Mais elle n'ose pas

Sauter par pur hasard dans sa propre noirceur.
De destinée, elle doit changer en caprice
Vague. Et ainsi sa tragédie de jais, sa stèle

Et sa forme et son faire endeuillé sont en quête
De ce qui doit, et, à la fin, peut les défaire,
Par exemple, un récit cavalier sous la lune.

VIII

Il se peut que l'innocence ait toujours un temps.
Elle n'a aucun lieu. Ou, s'il n'est aucun temps,
Si elle ne relève du temps ni du lieu,

Existant pour soi seule dans sa propre idée,
Dans le sens opposé à la calamité,
Elle n'est pas moins réelle. Le philosophe,

Le plus âgé et le plus gelé, peut poser
Pour pur principe qu'il est ou peut être un temps
D'innocence. Sa nature est sa propre fin,

Qu'elle ait à être et ait pourtant à n'être pas,
Pinçon sur la pitié de l'homme pitoyable,
Comme un livre, le soir, magnifique mais faux,

Comme un livre sur l'éveil magnifique et vrai.
Elle est comme un objet dans l'éther, elle existe
En quasi prédicat. Et pourtant elle existe,

Elle existe, elle est visible, elle est et elle est.
Ainsi donc, ces lumières ne sont pas un charme
De la lumière, une énonciation du nuage,

Mais innocence. L'innocence de la terre
Et non signe erroné, symbole de malice.
Que nous y prenions part et nous nous allongions

Ainsi que des enfants dans cette sainteté,
Comme si, éveillés, nous étions étendus
Dans la paix du sommeil, que la mère innocente

Chantât dans la pièce obscure, en s'accompagnant
D'un accordéon que l'on entendrait à peine,
Créa le temps et le lieu où nous respirions...

IX

Et que nous pensions l'un de l'autre – dans l'idiome
Du travail, l'idiome d'une terre innocente
Non celui de l'énigme du rêve coupable.

Et nous étions alors ainsi que des Danois
En Danemark au cours de la journée, sachant
Très bien qui nous étions l'un l'autre, cœurs gaillards,

Hommes centrés et pour qui l'excentrique était
Un jour de la semaine, mais plus saugrenu
Que dimanche. Nous pensions de même façon,

Ce qui nous rendait frères dans une maison
Où nous nous sustentions d'être frères, nourris
Et gavés comme d'un rayon de miel seyant.

Ce drame que nous vivons – nous sommes couchés,
Tout poisseux de sommeil. Cette appréciation
De l'activité du destin – Le rendez-vous,

Lorsqu'elle s'en vint, seule, par sa venue même,
Devint liberté à deux, un isolement
Que seulement ces deux-là pouvaient partager.

Au printemps prochain, nous trouvera-t-on pendus
Aux arbres? De quel désastre est cette imminence:
Branches nues, arbres nus, vent plus aigre que sel?

Les étoiles se ceignent de scintillations,
Jetant sur leurs épaules des capes d'éclairs
Comme l'ultime parure d'une grande ombre.

Cela, demain, viendra par le mot le plus simple,
Peut-être, presque en part de l'innocence, presque,
Presque comme la part la plus vraie, la plus tendre.

X

Un peuple de malheur, un monde de bonheur –
Lis les phases, rabbin, de cette différence.
Un peuple de malheur, un monde de malheur –

Il est trop de miroirs, ici, pour la misère.
Un peuple de bonheur, un monde de malheur –
Cela ne peut pas être. La langue expressive

N'y trouve rien à rouler, le croc dans sa quête.
Un peuple de bonheur, un monde de bonheur –
Ô bouffon! Et un bal, un opéra, un bar.

Revenons où nous étions quand nous commençâmes:
Une peuple de malheur, un monde de bonheur.
Maintenant, solennise toutes les syllabes

Dissimulées. Pour aujourd'hui et pour demain
Lis à la congrégation cette extrémité,
Cette concertation du spectre des sphères,

Concertant un équilibre afin de pouvoir
Concerter un total, le vital, le génie
Qui jamais ne faillit, qui comble entièrement

Ses méditations, vastes ou bien moins vastes.
Malheureux de cet état, il médite un tout,
L'entier de la fortune et l'entier du destin,

Comme s'il vivait toutes les vies, pour qu'il puisse
Savoir, dans un couloir virago et non pas
Dans un paradis où tout n'est que chuchotis,

Par une chamaillerie entre vent et temps,
Après de ces lumières qui ressemblent au
Feu du fétu d'été, dans le cran de l'hiver.

CETTE SOLITUDE DES CATARACTES

Jamais il n'éprouva deux fois la même chose
Pour le fleuve ocellé qui s'écoulait sans cesse

Mais ne s'écoulait jamais même deux fois,
S'écoulant par maints endroits, comme s'il était

Immobile en un lieu, aussi fixe qu'un lac
Sur lequel les canards sauvages voltigeaient,

Ridant ses réflexions communes, Monadnocks
Pareils à des pensées. Il semblait qu'il y eût

Une apostrophe qui n'était pas proférée.
De ce qui est réel, il en existait tant

Qui n'était en rien réel. Il désirait
D'éprouver la même chose encore et encore.

Il voulait que le fleuve allât continuant
De couler, et toujours de la même façon,

Et qu'il continuât de couler. Il voulait
De marcher, au long de son bord, sous les platanes,

Sous une lune solidement enclouée.
Et il voulait que son cœur s'arrêtât de battre,

Il voulait que son esprit connût le repos
D'une réalisation permanente, sans

Aucun canard sauvage ou aucune montagne
Qui n'était pas montagne, juste pour savoir

Ce que cela serait, juste afin de savoir
Ce qu'on éprouverait, une fois délié

De la destruction, à être un homme de bronze,
Respirant, sous le lapis archaïque, sans

L'oscillation des passe-passe planétaires,
Son haleine de bronze au centre azur du temps.

LE POÈME ULTIME EST ABSTRAIT

Ce jour se tord de quoi? Le conférencier
Sur Ce Beau Monde Nôtre se compose un air,
Il toux la terre rose et il la sotte mûre

Et rouge et avérée. La question spécifique –
Ici ce n'est pas la réponse spécifique
À la question spécifique qui est en cause –

La question est en cause. Si le jour se tord,
Ce n'est pas de révélations. On continue
À poser des questions. Voilà, en conséquence,

L'une des catégories. Dit de telle sorte,
Cet espace placide se voit modifié.
Il n'est plus aussi bleu que ce qu'on avait cru.

Pour être bleu, il faut que cessent les questions.
Il est intellect de tournoiement giratoires,
D'esquives en tous sens, de contorsions selon

Des obliques et des distances erronées,
Non pas un intellect où nous sommes ingambes:
Présent en tout point de l'espace en même temps,

Nuage-pylône de communication.
Quel contentement nous connaîtrions le jour
Où nous pourrions, rien qu'une seule fois, tenir

Au centre, fixement dans Ce Beau Monde Nôtre
Et non comme aujourd'hui sans secours au rebord,
Contentement assez que nous en puissions être

Entiers, car ce serait au centre, quand bien même
Ce ne serait que dans un sens, et dans ce sens
Gigantesque, puissions simplement savourer.

LA CHOUETTE DANS LE SARCOPHAGE

I

Deux formes vont au milieu des morts, haut sommeil
Qui par son élévation les calme, paix haute
Aux épaules de qui même les cieux reposent,

Deux frères. Et une forme tierce, qui dit
Au-revoir dans les ténèbres, à voix tranquille,
À ceux qui ne peuvent dire au-revoir eux-mêmes.

Ces formes sont visibles à l'œil en besoin,
En besoin dans le tout nécessaire du voir.
La forme tierce parle, car l'ouïe répète

Sans une voix, les inventions de l'adieu.
Ces formes ne sont point abortives figures,
Rocs, impénétrables symboles, immobiles.

Elles vont dans la nuit, vivent sans notre jour,
Dans un élément non la pesanteur du temps
Au sein duquel la réalité est prodige.

Ici sommeil le frère est père, aussi, et paix
Est cousin par cent noms et avec la syllabe
Entre vivre et mourir, dans un éclair de voix,

Elle qui vite crie Garde-toi, garde-toi,
Je m'en vais, garde-toi comme mon souvenir,
Est notre mère à tous, est la mère terrestre

Et la mère des morts. Il n'est que la pensée
De ces trois sombres-ci qui soit sombre, qui soit
Pensée des formes que le désir sombre prend.

II

Un jour vint, il y eut un jour – or un beau jour,
Un vivant s’avança au milieu des formes
De la pensée pour voir leur lustre tel qu’il est

Et dans un harmonieux prodige pour être,
Un moment, enfantant son passage qu’il fût
Comme un passage dans un temps qui de soi-même

Se tenait en suspens, et pérenne, moins temps
Que lieu, moins lieu que pensée d’un lieu assumant,
S’il assumait une substance, la semblance

De notre terre, qui par cette ressemblance
Le percuta par échos des pieds à la tête,
Qui produisait une mélodie abyssale,

Une réunion, une émergence au jour,
Un éblouissement de la réminiscence
Et un éblouissement, aussi, du regard.

III

Il y vit bien les repliements dans les hauteurs
Du sommeil, la blancheur réduite par pliures,
En maints revêtissements, comme sont les masses

En marche, comme est une montagne qui va,
Allant à travers le jour et la nuit, teintée
Par les distances, centrale où les turbulences

Lumineuses s’immobilisent, dans le calme
Extrême d’une unité qui change toujours,
L’unique recueillement, les plus âcres stries

Jointes en un violet estompé-s’estompant
Qui ceint le corps géant des sens de ses replis,
Le filage et le chiffonnage et le grief,

Comme sur l’eau d’une après-midi dans le vent
Quand le vent est tombé. Le sommeil fait réel
Était la blancheur qui est l’intellect ultime,

Une liesse de diamant par-delà le feu,
Qui octroie sa puissance à l'œil annelé fauve.
Par toute la profondeur de son être alors

Il respira la profondeur de l'atmosphère
Du sommeil, inhalant l'air qui était ensemble
Un accomplissement et une satiété.

IV

Là était paix, pair et godolphin aliénés
L'un à l'autre, aliénés par scissure en leur centre
Ainsi que la solive des feuilles, le prince

Du virevole-vif et des feux de Bengale,
Debout, arabesquant le monde. La brillance
En lui du pic et du nadir brillants calmée,

Son brillant brûlait comme bout le doux soulas.
C'était paix après mort, le frère du sommeil,
Le frère inhumain, si semblable, si prochain,

Mais dans le surplus de l'absolu d'un ailleurs,
Orné d'éclats glissants et de gemmes cryptiques,
Un personnage immaculé dans le néant

Dont scintille l'habit de l'entier de l'esprit,
Où les générations de l'imagination
S'empilent dans le cousu du point et du fil,

Dans la tissure où était prise la merveille
De son besoin, et les premières floraisons
Qui l'ornaient, en alphabet par quoi épeler

La sainte damnation et le terme, en abeille
Pour que le bonheur puisse être ressouvenu.
Paix était là, ornée de notre dernier sang

Et dernier état d'âme, dans la damassure
Des originaux du vert, les engendrements
Par milliers issus de la meule brisée.

Telle est la figure en station à notre terme,
Toujours, brillante, fatale, ultime, formée
Avec nos vies pour nous garder dans notre mort,

Pour veiller sur nous dans l'été du souterrain
Cyclope, un roi pour chandelle près de nos lits,
Dans la robe qui est notre gloire, en faction.

V

Mais elle qui dit au-revoir, perdant en soi
Le sens de soi, rosie des prestiges du rose,
Était de haute taille en soi, non par symbole,

Vive et puissante, était influence éprouvée
Plutôt que vue. Ses mains, tandis qu'elle parlait,
Faisaient des gestes inverses. Par découverte

Elle contenait les hommes étroitement,
Presque à la façon dont la vitesse découvre,
Comme le changement invisible découvre

Ce qui change, comme ce qui fut a cessé
D'être ce qui est. Ce n'était pas son allure,
Mais un savoir qui la distinguait. Elle était

Un être qui savait, un objet intérieur,
Plus subtil que les déclamations de l'allure,
Bien qu'elle avançât au sein d'une splendeur triste,

Par-delà l'artifice, rendue véhémence
Par le savoir qu'elle avait, là, sur les rebords
De l'oubli. Ô exhalation, ô moulinet

Sans manche et mouvement s'ouvrant vers l'en-dehors,
Rougi et résolu pour le regard, au sein
Du silence qui suit le dernier de ses mots –

VI

Telle est la mythologie de la mort moderne
Et dans leurs amuïssements, monstres d'élégie,
De leur propre merveille faits, de pitié faits,

Composés, composés, vie par vie, ceux-là sont
Les images suprêmement de la mort même,
Pures perfections de l'espace parental,

Enfants de ce désir qui est la volonté,
Fût-elle de la mort, les êtres de l'esprit
Dans l'espace de l'esprit muré de lumière

L'embrassement fleuriant... C'est un enfant, l'esprit,
Qui pour dormir chante parmi ses créatures,
Les gens, tous ceux-là par quoi il vit et il meurt.

SAINT JEAN ET LE MAL AU DOS

LE MAL AU DOS

L'esprit est la plus pire force de ce monde,
Père, parce qu'en fait lui seul peut nous défendre
Contre lui-même. À sa merci, nous dépendons
De lui.

SAINT JEAN

Le monde n'est pas force mais présence.
Et présence n'est pas esprit.

LE MAL AU DOS

La présence est

Kinder-Scenen.

SAINT JEAN

Elle imbibe l'être avant même
Que l'esprit ait le temps de penser. Et l'effet
De l'objet se situe au-delà du pinçon
Le plus extrême de l'esprit, assurément,
Comme en une couleur soudaine sur la mer –
Mais ce vert à grands coups de brosse n'est pas elle.
Ou, sur mode tragique, ce temps de l'année
Quand, clic, sur l'été demi dénudé l'automne
Mugit – mais ce dépouillement de cotte jaune,
Ce n'est pas elle. La présence, ce n'est pas
La femme, rencontrée, dont on a peu coutume,
Et qui pourtant, au premier regard, est humaine
Jusque dans les plus incroyables profondeurs.
Mes mots ne sont pas aussi tendus que la lyre.

Je veux dire: ces illustrations ne sont pas
Des anges, certes non; elles ne sont pas plus
Des coups brillants émanant d'eux, rou-rou-kirou,
Ou ce qu'on a de chance d'un bloc obtenu
Sur un air de guitare. Elles nous sont une aide
Pour affronter l'abysse sidérant qui gît
Entre nous et l'objet, la cause extérieure,
Nous sont la petite ignorance qui est tout,
Nous sont le nid possible dans l'arbre invisible,
Où, dans une saison composite, pour l'heure
Encore inconnaissable, niée, réfutée,
Logerait un serpent, pour nos hymnes captieux
Tonnant, érigé, sinueux, dont le venin
Et la sagesse seraient une seule chose.
C'est alors que la colombe flétrie pourra
Connaître les atteintes d'un âge chenu.
Le savoir de ce jour nous appesantira.

LE MAL AU DOS

Il se peut, il se peut. C'est possible. Pour moi,
La présence est enfouie à trop de profondeur
Que je puisse en apprécier la réaction
Irrationnelle en tant que ce qui fait souffrir.

UN PRIMITIF POUR ORBE

I

Le poème essentiel au centre des choses,
Les arias que les crinocrins spirituels émettent
Ont saturé de bien la fonte de nos vies
Et la fonte de nos travaux. Mais, chers Messieurs,
C'est là perception malaisée, ce bien gaveur
Rapporté par des nymphes aux yeux trop madrés,
Cet or tout essentiel, cette trouvaille faite
Par la fortune, disposée, re-disposée
Par des génies si minces en un air si pâle.

II

On ne prouve pas l'existence du poème.
Il se fait voir, il se fait connaître au travers

De poèmes de moindre amplitude. Il est, lui,
L'immense, la massive harmonie qui résonne
Un peu et puis un peu, soudainement, usant
D'un sens distinct. Il est et il n'est pas, et est
Par conséquence. Dans l'instant de la parole,
L'envergure d'un *accelarando* s'avance,
Captive l'être, s'accroît – puis a été là.

III

Quel lait trouve-t-on dans telle captivité,
Quel pain de froment, quel gâteau de sarrasin,
Quels tendres invités verts, quelle table aux bois
Avec chansons au cœur, au sein du mouvement
D'un court instant, au sein d'un espace agrandi,
L'inévitable bleu du tonnerre reclus,
Une illusion, comme il en fut, oh, toujours, *comme*
Trop lourd pour que le sens s'en saisisse, le *comme*
Le plus obscur, et *fut* toujours dans la distance...

IV

Un seul poème est preuve d'un autre et du tout
Pour les clairvoyants qui n'ont pas besoin de preuve:
Pour l'amant, pour le croyant et pour le poète.
Leurs mots sont choisis dans leur désir, de la joie
Du langage, quand elle est eux-mêmes. Par eux,
Ils célèbrent le poème central, le comble
Des combles, en des termes opulents, derniers,
Les plus vastes, enflés et gonflés d'encor plus

V

Jusqu'à ce que la terre et le ciel coutumiers,
Et l'arbre et le nuage, l'arbre et le nuage
Coutumiers, se défont de l'us et la coutume
Anciens qu'on en eut et qu'alors: ces humains,
Cette terre et ce ciel s'informent l'un par l'autre
D'informations tranchées, de savoirs tranchés, libres,
Celés jusqu'à ce jour, ruptures de cela
Qui les maintint étroitement liés. C'est comme

VI

Si le poème central devenait le monde
Et le monde le poème central, chacun
Le commensal de l'autre, comme si l'été
Était épouse épousée à chaque matin,
À chaque longue après-midi, était l'épouse
De l'été: son allure et son miroir, son lieu
Et sa personne, une instance d'été douée
De parole, dénonçant l'être divisé
En instances, tout un. Le poème essentiel

VII

Engendre tous les autres. L'éclat qui en sourd
N'est pas éclat distinct ni d'ascension pénible.
Le poème central est poème du tout,
Est poème de la composition du tout,
La composition de la mer bleue et du vert,
De l'éclat bleu et du vert en poèmes moindres,
Et le multiplex miraculeux des poèmes
Moindres, non seulement leur union en un tout,
Mais le poème du tout, le pacte essentiel

VIII

Des parties, la rondeur qui ferme étroitement
L'anneau final et ce qui dans une altitude
S'élancerait, une *vis*, un principe, voire
La méditation d'un principe, ou encore
Un ordre inhérent agissant pour devenir
Soi-même, une nature toute bienfaisance
Pour ses natifs, un répit, le répit suprême,
Les muscles d'un aimant senti à bon escient,

IX

Un géant, sur l'horizon, tout étincelant
Et de vive excellence orné, portant cimier
De chaque feu prodigue et familier, de chaque
Escapade non-familiaire: des vrombirs
Et des luisants grésils qu'apprécient les enfants,
Vêtu des graves drapés de la majesté,

En mouvement autour et derrière, une suite,
Source de trompetants séraphins pour les yeux,

X

Source d'aimables déflagrations dans l'oreille.
C'est un géant, toujours, qui est développé,
Pour conserver l'échelle, à moins que la vertu
Ne le coupe, n'en rogne la taille aussi bien
Que l'esseulement ou croie le faire, comme une
Photographie signée sur une cheminée.
Mais le virtuose ne se défait jamais
De son contour, sur l'horizon toujours allonge
Ses coupes, et toujours abondant, et toujours

XI

Angélique impose un pouvoir par la puissance
De sa forme. Ici, donc, se trouve une abstraction
Dotée d'une tête, un géant doté de bras
Sur l'horizon, un corps massif aux longues jambes
Qu'il étire, une définition qu'accompagne
Une illustration, assez peu exactement
Étiquetée, un vaste parmi ses minimes,
Une magnitude très proche, parentale
Au centre de l'horizon, concentrum, personne

XII

Grave et prodigieuse, patron des origines.
Voilà. L'amant rédige, le croyant entend,
Le poète bredouille et le peintre regarde,
Chacun, l'excentricité qui lui est destin,
En tant que part, mais part, particule tenace
Du squelette de l'éther, du total des lettres,
Prophéties, perceptions, mottes de couleur,
Du géant du néant, chacun et le géant
Toujours en changement, vivant en changement.

LE BOUQUET

I

De nature médiane, ce farouche extrême
Est goutte d'éclair dans un monde intérieur,
Suspendue dans une crânerie temporaire.

Le bouquet dans sa jarre est une métaphore,
Comme l'éclair lui-même est une métaphore,
Peuplée d'apparitions qui, disparues soudain,

Sont tout aussi soudain de retour, une crue
De la réalité de l'œil, un artifice,
Un rien, phosphène qui se reflète soi-même.

II

On approche, simplement, la réalité
De l'autre œil. Entrant chez soi, on passe le seuil
Du lieu des méta-hommes et des para-choses,

Qui sont hommes pourtant, bien qu'ils soient méta-hommes,
Choses pourtant, bien qu'elles soient des para-choses;
Méta-hommes pour qui est le monde passé

Aux multiples vitesses du verre et à qui
Aucun bleu dans le ciel ne saurait être obstacle,
Comme ils comprennent et se parent de puissance,

En se faisant clairs, magistrats de transparence,
Barbus de chaînes de scintillations bleu-vert,
Portant chapeaux à pois pointillés anguleux,

Transis d'une sous-impuissance qu'ils connaissent,
Maintenant et parce qu'ils en ont connaissance.
On parvient aux objets de nature médiane

Tels qu'ils sont envisagés par les méta-hommes,
Non pas à des * choses de Provence *¹, croissant
En glu, mais aux objets sidérés, sillonnés

1. Les mots encadrés d'astérisques sont en français dans le texte [NdT].

Et correctement perçus: le blanc que l'on voit
En limpide vermeil, fanal de dense argent,
Dans un pays dépourvu de dieu, Ô d'argent

Et le lustre et l'allure et l'allant d'émotion
Au travers de l'air, rien véritable, et pourtant
Et son être et cet être accotés l'un à l'autre.

Par la porte, on voit sur le lac que le canard
Blanc file sur l'eau – et narre et narre l'eau narre
L'image qui s'évase à sa suite en idée.

Aux yeux des méta-hommes l'idée fait partie
De l'image; ils l'envisagent d'exactitude
Au travers du perlé et du port de leur barbe

À pâle crêpelure où roule la rosée.
Le bouquet vert provient de l'endroit du canard.
Il est centi-couleurs et mille fleurs et mûr,

Et de douce atmosphère; il est le premier plan
De scènes glorieuses mais non romanesques,
Le vulgaire le plus amer du marche et crève.

Il se tient sur la table près d'une fenêtre
Du pays, posé sur une nappe à carreaux,
Blancs et rouges. Le quadrillage des carreaux,

Le squelette du repos, vaguement respire
Et vaguement s'émeut ou semble s'émouvoir
Vers un discernement où rouge et blanc sont un,

Vibrance de pétales, chus, mais pris encore
Par filaments triviaux à la chose centrale:
Le tout reconnaissable, central et médian –

Si près du détachement, des carreaux cornés
De la nappe, et au moment qu'ils sont détachés,
De manière si peu importante passés,

Si scindés, restreints à rien que navrants débris.
L'œil ici sur ces lignes vivement fixé
Y rampe, comme si des plumes du canard

Avaient ouvertement chu de l'air, reparues
Alors sous d'autres formes, comme si la nappe
Et le canard et les excentriques torsions

Du bouquet dans son ravissement extorquaient
L'attention d'une violence tout attentive.
Des cartes en paquet sont en train de tomber

Sur le sol. Le soleil secrètement scintille
Contre le mur. On se rappelle d'une femme
Qui se tenait debout, portant la même robe.

III

La rose, le delphinium, le rouge, le bleu,
Sont les questions de chaque regard qui s'y pose.
Le bouquet, tel que l'observent les méta-hommes,

Est gauchi et gâché par les munificences
De leur volonté de voir. Voici qu'il existe
En souverain de souvenirs, ni souvenu

Ni oublié, ni vieux, ni neuf, ne relevant
En rien du sens de la mémoire. Il est symbole,
Il est souverain de symboles, volubile

Dans ses interprétations, que vient embellir
Par ses vélocités la vision, s'il est vu
En guise de vue, un extrême, un souverain,

Un souvenir, un signe, issu de ce jour-ci,
De ce matin-ci, de cet après-midi même,
Pas plus d'hier que de demain, un apanage

De l'été indolent, point tout à fait physique
Quand cependant il est tout à fait de l'été,
Les teintes étriquées que ses couleurs façonnent,

L'éblouissement migratoire, les objets
Seconds qui se dédoublent, sans rien de mystique,
L'infini de ce qui est présent discerné,

Une liberté qui vient à révélation,
Une réalisation que l'on peut toucher,
Le réel qu'un irréel rend plus acéré.

IV

Peut-être ces couleurs, perspicacement vues,
Se parent au regard de la teinte spéciale
De l'origine. Mais, si tel est bien le cas,

Elles la propagent largement à l'entour.
Elles propagent profondément à l'entour
Un cristal d'un blanc cristal et des fragments pâles,

Qui tendent à se conformer au bleu, un rouge
Exact dans l'engorgement de ses composites,
Comme un monstre doté de tout, qui se repose

Et qui pourtant est là, en travers de la route.
Elles propagent étroitement à l'entour
De la facture de la chose devenue

Para-chose, tous les rudiments dans la jarre,
La tige, le feuillu, l'herbeux des fioritures,
Le violent aveu foliolé avec soin,

Grêle pied d'alouette et fougère à crevées
Et rue qui rouille, d'une érudition têtue,
D'une intelligence, dans tout le ténébreux

Prismatique d'une vague dans le torrent.
Les rudiments dans la jarre, daubés, mignards,
Sont très platement là où ils sont, sans autre art

Que d'être, rendus ardu d'un parfum de sel,
Intriqués. Il ne s'agit pas d'éclaboussures
Sur une pénombre. Ils se tiennent où ils y sont.

Et ils y sont. Ils sont. Le bouquet fait partie
D'une trémulation: le doré du nuage,
D'une apparence qui se tient entière et est.

V

Une voiture monte l'allée. Un soldat,
Un officier, en sort. Il sonne puis il frappe.
La porte n'a pas été verrouillée. Il entre

Dans la pièce et appelle. Personne. Il se cogne
À la table. Le bouquet choit sur le côté.
Le soldat déambule à travers la maison,

Il jette tout autour un coup d'œil circulaire
Puis à la fin s'en va. Le bouquet a roulé
Du rebord de la table et gît sur le plancher.

PUELLA PARVULA

Chaque fil de l'été enfin est détissé.
Grande Afrique est d'une chenille dévorée
Et Gibraltar dissout comme un crachat au vent.

Mais du vent, des légendes de son hourvari,
De l'éléphant du toit à voix éléphanterque,
De ce lion en sang, dans la cour quand vient la nuit,

Ou prêt de s'élancer du nuage parmi
Les arbres tremblotants dans un gros bruit de crocs,
Et des bauges aqueuses d'une mer vacante

Dans la déclamation de son vaste gosier,
De tout cela, la puissante imagination
Triomphe à la façon d'une trompette et dit,

En cette saison du souvenir, quand les feuilles
Choient ainsi que des choses en deuil du passé,
Tiens ton cœur dans la paix, ô chienne qui t'affoles.

Ô esprit rendu fou, sois ce qu'il te dit d'être:
Puella. Écris *Pax* au carreau de la vitre.
Et puis tiens-toi tranquille. Voici le début

Du *summariium in exelcis*... Feu, bruit, furie
Composés... Prête oreille à ce que dit le maître
Intrépide qui entame le conte humain.

CE QUE NOUS VOYONS EST CE QUE NOUS PENSONS

À midi débuta la désintégration
D'après-midi, le retour à phantomerei,
Si ce n'est aux fantômes. Jusque là, l'inverse

Avait prévalu: l'imagination montrait
Les arbres violets quand, à midi, les arbres
Verdoyaient, aussi verts qu'ils le seraient jamais.

Le ciel était plus bleu qu'une phrase à arceau
Tout ce qui par midi s'était trouvé compris:
Terme du temps normal, d'un seul tenant, élan

Sans rien de déchirant, zénith imprescriptible,
Affranchi des harangues, midi et la grise
Seconde qui suivit, d'un gris comme violet,

Un violet vert, un fil pour tisser la jambière
Ou la manche d'une ombre, un vague gribouillis
Sur le socle, une page ambitieuse cornée

Dans le coin supérieur droit, une pyramide
Dont un pan avait l'air d'une coupe spectrale
De sa perception, une déclivité

Et sa caricature et sa vie, bistre et bistre,
Une autre pensée, le suprême pépin... Puisque
Ce que l'on pense n'est jamais ce que l'on voit.

UNE SOIRÉE ORDINAIRE À NEW HAVEN

I

La version commune de l'œil est chose à part,
Est vulgate de l'expérience. À ce sujet,
Quelques mots, un pourtant et pourtant et pourtant –

En tant qu'appartenant à la méditation
Qui jamais n'a de cesse, en tant qu'appartenant
À la question qui est un géant en soi-même,

De quoi cette maison est-elle composée
Sinon de soleil, ces maisons, objets ardens,
Apparences ruinées de quelles apparences,

Mots et lignes, mais non pas significations
Ni communications, objets dans la pénombre
Et qui, après tout, ne sont pas dotés de double

À moins qu'un second géant ne tue le premier –
Un imaginaire plus récent du réel,
Tout comme une ressemblance solaire neuve,

Cascadante et jaillissante et inévitable,
Un poème plus large pour public plus large,
Comme si les tronçons frustes ne formaient qu'un,

Une forme mythologique, un festival
Inscrit dans une sphère, un immense poitrail,
Un être orné de barbe, avivé par son âge.

II

Supposons ces maisons composées de nous-mêmes
Afin qu'elles deviennent cité impalpable,
Emplie de cloches impalpables, transparences

D'un son résonnant dans les logis transparents
De l'âme, impalpables demeures paraissant
Suivre les mouvements des couleurs de l'esprit,

Le flot du feu qui fuit, la cloche au cône éteint
S'unissant l'un à l'autre en un unique sens
Où nous trouvons alors notre propre équilibre

Sans égard ni au temps ni au lieu où nous sommes,
Dans la référence perpétuelle, objet
De la méditation perpétuelle, point

De l'amour visionnaire qui perdure, obscur,
Orné de couleurs qui proviennent du soleil
Ou peuvent aussi provenir de la pensée,

Incertain, au milieu des cloches les plus claires,
Des discours que tient l'esprit, des enluminures
Et des sonorités indéfinies, confuses,

Qui se trouve être si fortement qui nous sommes
Qu'il ne nous est pas possible de partir
L'idée de l'être dont l'idée a fait son lieu.

III

Le point de la vision et le point du désir
Sont le même. Nos prières vont au héros
De minuit, sur la butte aux rocs qu'il en façonne

* Beau mont *. Si la misère est ce qui encolère
Notre amour, si le noir de la nuit continue
De briller sur * beau mont *, alors, saint très ancien

Ardant d'une très ancienne vérité,
Dis: qui veut être saint est presque en sainteté,
Qui désir a d'amour touche presque à l'amour,

Qui a désir de son aise céleste au cœur
Que rien ne peut venir frustrer, le plus indemne,
À la différence de l'amour possédant

Ce dans la possession de quoi on put entrer
Et qu'on obtint. Mais il ne peut pas posséder,
Lui qui est désir sis au plus profond de l'œil,

À l'arrière du pouvoir du regard lui-même,
Dans la réalité de la scène elle-même,
Dans la rue, dans la chambre, un tapis ou un mur,

Toujours dans un vide qui voudrait de s'emplir,
Dans un déni qui ne peut contenir son sang,
Une porcelaine prise encore aux pernettes.

IV

Ce qui dans la chose commune est le commun
Est sauvagerie; tel: le commun, pour finir,
Qu'atteignit celui qui combattit l'illusion,

Dans un grand grincement de grognement de dents
Et de trébuchements la nuit, mais que mouchèrent
Les opiateurs bedonnants de l'endormissement.

Dans les villes communes, les hommes communs
Sont imprécis dans leur besoin d'apaisement.
Ils savent seulement que sauvage est la voix

D'un sauvage soulas; dans ce cri ils s'entendent
Eux-mêmes, transposés, amuïs et confortés
En une harmonie simple, subtile, sauvage,

Une nouure, une noce d'accords surpris,
Un répons donné à plus divin opposé.
De la même manière, le printemps paillard

Provient des chastetés de l'hiver; mêmement
Survient dans l'air d'automne à la fin de l'été
Le froid volume de fantômes oubliés

Mais dans l'apaisement, par instruments plaisants
Au point que ce froid, ce conte enfantin de glace,
Semble chatoisement de chaleur romantisée.

V

Romance inéchappable, inéchappable choix
De rêves, la désillusion pour illusion
Dernière, le réel comme vue de l'esprit,

Non ce qui est mais ce qui est appréhendé,
Un miroir, un marais de reflets dans la chambre,
Un océan vitreux qui s'étend à la porte,

Un drapé de grand-ville appendu au volet,
Une énorme nation dont la joie prend tel style,
Tout, aussi irréel que le réel peut être

Pour l'œil inexquis. Pourquoi demander alors
Qui est à l'origine de la division
Du monde, quel en a été l'entrepreneur?

Nul homme n'en fut cause. Cette division
Provient de l'âme, la chrysalide des hommes,
Qui se divisa dans le loisir d'un jour bleu

Et davantage: dans les ramifications
Dont le jour est suivi. Avec ténacité
Une partie tint bon à la terre commune

Et l'autre poursuivit, du sol au ciel centraux
Et dans leurs extensions illunées dans l'esprit,
Toute la majesté qu'elle pouvait trouver.

VI

La réalité est le début, non la fin,
Alpha nu, non pas Oméga l'hiérophante,
D'investiture dense, aux vassaux lumineux.

Elle est l'enfançon A aux jambes d'enfançon,
Non le Z biscornu, plié, polymathique,
Qui toujours s'agenouille au rebord de l'espace

Dans les perceptions pâles de ses distances.
Alpha redoute l'homme ou bien ce qu'il redoute
Ce sont les hommes d'Oméga, ou bien encore

Il redoute ses prolongations de l'humain.
Ces personnages nous entourent dans la scène.
Pour celui-ci, c'est suffisant, pour celui-là

Ce n'est pas suffisant, mais pour ni l'un ni l'autre
Cela ne constitue une abstentia profonde,
Puisque tous deux s'octroient pareillement le rôle

Des argus choisis de la gloire de la scène,
Des interprètes immaculés de la vie.
Mais c'est là que la différence se fait jour:

Entre la fin et la façon d'y parvenir.
Alpha continûment est au commencement.
Oméga se voit rafraîchi à chaque fin.

VII

En présence d'écoles, de chapelles telles,
Les architectes appauvris paraissent être
Bien plus riches, plus féconds, sportifs, pleins de vie.

Les objets tintent, le spectateur se déplace
Avec les objets. Mais il se déplace aussi
Avec de moindres choses, extériorisées

Par des réalistes rigides. Tout se passe
Comme si, changés en choses, par comédie,
Et revêtus d'antiques symboles, les hommes

Étaient là afin d'afficher la vérité
À leur propre sujet, ayant en tant que choses
Perdu la puissance de dissimulation

Qui leur appartenaient en tant qu'êtres humains,
Non pour la seule profondeur, pour la hauteur
Tout aussi bien et non pour le seul lieu commun,

Mais également quant à leur miraculeux,
Quant à leurs conceptions de nouvelles aurores
Pour nouveaux mondes, de caquets des coqs en pics

De rose agglutiné, comme ce qui était
Incroyable devient, dans des contours brouillés,
Une nouvelle fois jour que l'on puisse croire.

VIII

Nous nous jetons, tenaillés d'un constant languir,
Sur cette forme. Nous descendons dans la rue
Et nous inhalons une salubrité d'air

Pour nos bas-fonds sépulcraux. L'amour du réel
Est tendre dans les parfums rencognés trois-quatre
Issus de feuilles rencognées cinq-six, et vert,

Signal à l'amant, et bleu, comme un lieu secret
Dans la couleur anonyme de l'univers.
Notre respiration est comme un élément

Désespéré que nous devons calmer, la source
D'une langue maternelle qui nous permette
De lui parler, l'habile au milieu de l'ailleurs

Étranger, la syllabe de reconnaissance,
Aveu, cri passionné, cri où se trouve inclus
Son converse, où les émotions et les allures

Viennent à se confondre et à s'appartenir,
De la même façon qu'une réponse vite
Modifie sa question qui n'a pas été dite

En son entièreté dans la conversation
Entre deux corps défaits de leur corps par leur dire,
Trop frêle, trop immédiate pour aucun mot.

IX

Nous revenons toujours et toujours revenons
Au réel: vers l'hôtel plutôt que vers les hymnes
Que le vent y fait choir. Nous cherchons le poème

De la réalité pure, que n'ait touché
Ni la déviation ni le trope, qui aille
Droit au mot, droit à l'objet médusant, l'objet

Au point le plus exact où il est ce qu'il est,
Qui méduse en étant purement ce qu'il est,
Une vue, par exemple, de New Haven, vue

Au travers de l'œil certain, au travers de l'œil
Qui a été débarrassé d'incertitude,
Par l'œil du simple voir, sans nulle réflexion.

Rien de ce que nous recherchons n'est au-delà
De la réalité, mais dans ses confins mêmes
Tout ce que nous voulons, les alchemicana

De l'esprit y compris, de l'esprit qui avance
Par la voie détournée ou par la ligne droite
Y compris, non ce qui est seulement visible,

Le solide, mais le mobile, et le moment,
La survenue des fêtes et les us des saints,
Et le dessin des cieux et l'air nocturne haut.

X

C'est fatal dans la lune et c'est vide là-bas.
Mais ici, * allons *. La beauté énigmatique
De chaque belle énigme se forme en amas

Dans un double-objet total. Nous ne savons pas
Ce qui est réel ou ne l'est pas. De la lune,
Nous disons qu'elle est hantée de l'homme de bronze

Qui prit son parti et, de ce fait, décéda.
Nous ne sommes ni hommes de bronze ni morts.
Son esprit est prisonnier d'un change constant.

Mais le nôtre n'est pas prisonnier. Il réside
Dans une permanence qui est composée
D'impermanence, dans une fidélité

Qui s'opposerait à la lueur de la lune,
De telle sorte que le matin et le soir
Deviennent ainsi que des promesses tenues,

Que l'approche du soleil et son arrivée,
Son soir de fête et le festival qui suivra,
Cette fidélité de la réalité,

Ce cortège d'intendants attentifs, ce mode,
Cette tendance et vénérable retenue,
Égayent les hallucinations des surfaces.

XI

Nous nous souvenons, dans les rues métaphysiques
De la ville physique, du lion de Juda
Et nous sauvegardons alors la phrase... Dites

De chacun des lions de l'esprit «C'est un chat
Lustré de transparence, à la scintillation
Issue de la seule scintillation nocturne.»

Il faut que le grand chat, quand il est au soleil,
S'y tienne dans l'éclat d'une immense puissance.
La phrase s'affaiblit. Le fait reprend la force

De la phrase. Les évocations qu'il façonne
Sont identiques: Juda devient New Haven
Ou sinon le devra. Aux rues métaphysiques,

Les plus profondes formes suivent le marcheur
Qui va subtilement au fil des rues. Ces formes,
Il les détruit au travers de bouffées d'éveil,

Libre de leur majesté, ressentant pourtant
Le besoin de majesté, d'un * clou * invincible,
Qui soit le moins possible un produit de l'esprit,

La vérité des hommes les plus véridiques,
L'exposé de quatre saisons et douze mois,
La luminosité au central de la terre.

XII

Le poème est le cri de son occasion,
Partie de la res même, et non son commentaire.
Le poète dit le poème tel qu'il est

Non tel qu'il fut: partie des réverbérations
D'une nuit orageuse telle qu'elle a lieu,
Quand les statues de marbre sont journaux au vent.

Ce qu'il dit vient de sa vue et de sa vision
Comme elles sont. Demain n'existe pas pour lui.
Le vent aura passé et les statues seront

Revenues à leur rôle d'objets alentour.
Ce qui clignote, immobile et mobile ensemble,
Dans la zone qui va de *est* à *fut* est feuilles,

Feuilles vernissées sur les arbres vernissés
Par l'automne, feuilles prises au tournoiement
Des égouts qui vire et s'efface, ressemblant

À la présence d'une pensée, ressemblant
Aux présences de maintes pensées, comme si
À la fin, dans la psychologie tout entière,

Et l'être et le climat et la ville, en manière
De détritrus de hasard, d'une même voix
Disaient: les mots du monde sont la vie du monde.

XIII

L'éphèbe est solitaire dans sa promenade.
Il écarte le journalisme des sujets,
Il cherche le casuel de la sainteté

Et dans un voisinage faible fait grand cas
De la force d'esprit; il est homme sérieux
Sans le sérieux, inactif quant à cet aspect.

L'éphèbe n'est pas un prêtre ni un censeur
Dans le creux de la nuit, au dessous des oiseaux,
Au milieu des hiboux de l'extrême péril,

Dans le grand X du primitif qui fait retour.
Ce qu'il définit est un spirituel frais,
Une froideur pour chaleur trop longtemps constante,

Quelque objet aux abords d'une maison et non
Au profond d'un nuage, une difficulté
Que nous prédiquons: le visible difficile

Pour les nations qui sont de l'invisible clair,
Le paysage même tel qu'il se présente
Sans que s'en trouvent exclus les clairons réels

Du boucher et du boulanger à pleins poumons,
Comme si l'ouïe, l'ouïe qui se tend offrait
L'obtention d'une essentielle intégrité.

XIV

L'eucalyptus sec quête dieu dans le ciel gris.
Le Professeur Eucalyptus de New Haven
Le cherche à New Haven d'un regard qui ne voie

Pas plus loin que l'objet. Dans sa chambre, il prend place
Non loin de la fenêtre, près de la gouttière
Délabrée où la pluie coule à bruit délabré.

Dans l'objet même, sans avoir le choix, il cherche
Dieu. À la fin il ne s'agit que de cela,
De choisir l'adjectif spacieux pour ce qu'il voit:

La description qui fait de l'objet le divin,
Le fait discours paisible au moment qu'il approche
Du point où se produit la réverbération –

Non pas la réalité lugubre, mais bien
La réalité vue d'une façon lugubre,
Dite neuve par un parler paradisiaque,

Mais jamais ni d'aucune manière lugubre
De ce lugubre humain qui est un élément
De l'indifférence de l'œil indifférent

À ce qu'il voit. Dans la gouttière, le plic-ploc
De la pluie dévalant n'est pas un substitut
Mais ressortit à l'essence encor mal perçue.

XV

Il se préserve de la répugnante averse
Au travers d'un instinct pour un pays sans pluie,
De l'être de son être obtenu dans les fouilles

D'une envolée immense. L'instinct pour le ciel
Avait sa contrepartie: l'instinct pour la terre,
Pour New Haven, pour sa chambre, gai tournemonde

Comme d'un monde unique dans lequel il est
Et *comme* et *est* sont une seule et même chose.
Pour sa contrepartie, un quasi contrepoint

Ennuyait les suintantes souilles du tuyau.
La pluie tombait dru sur le sol et sur les arbres.
La pénombre de l'hiver qui avait pesé

À primavère, l'ombre du rocher stérile,
Devient le rocher de l'automne, étincelant,
Source pondérable de tout impondérable,

Poids que nous soulevons sur le seul doigt d'un rêve,
Appesantissement que nous rendons léger
À l'aide d'une volonté légère, à l'aide

De la main du désir, faible, douce, sensible,
De son attouchement si doux et du souci
De l'attouchement même de la main réelle.

XVI

Parmi les images du temps, il n'en est pas
De ce présent, en masque vénérable sur
La dilapidation des dilapidations.

Le très vieux-très nouveau jour n'est que le très neuf.
La très vieille-très neuve nuit ne s'en vient pas,
Crissante, armée de lanternes, à la manière

D'une ancienneté céleste. C'est en silence
Qu'elle hisse hors de mer son sommeil juvénile –
L'Oklahomais – le bleu Italien par-delà

L'horizon avec son masculin, leurs yeux clos,
Comme un palabre de jeunes lèvres. Pourtant
C'est ainsi qu'un vieillard que dans la nuit de l'ouest

Le vent lamente le vieillissement. Le masque
Vénérable, dans cette perfection, s'exprime
À l'occasion, par quoi se fait alors entendre

Quelque chose de la misère de la mort.
Tels devraient être les traits les plus émouvants
De la tragédie. C'est une branche baignée

De lumière électrique dans l'exhalaison
S'élevant des chenaux, si mince indication
De la défoliation dans son entièreté.

XVII

La couleur est la couleur de la comédie,
Presque, pas tout à fait. Elle approche d'un point
Et, en ce point, échoue. La force qui réside

Au centre est sérieuse. Il s'agit peut-être, au lieu
D'un échec – d'un rejet, comme rejette au loin
Une force sérieuse le loisir d'épingles.

Les épreuves de l'inventivité reposent
Sur un manque qui est le manque dominant,
L'inapprochable. Tel est du sérieux extrême

Le miroir: bleu fait verdure du haut symbole
D'un damas, once et aise et fluctuations d'or
D'un fil et maillochage pour les baudriers

Et feux des pierres générales, ressemblant
Aux rais bénis jaillissant d'un buisson béni
Ou aux figurations gâchées dans les gâchis

De la nuit, le temps et l'imagination, saufs
Et reconnaissants, vêtus d'un habit de rais.
Ces dictons capricieux relèvent, eux aussi

De la tragédie: la réflexion sérieuse
Ne se compose pas à l'aide du comique
Ou du tragique, mais avec le lieu commun.

XVIII

C'est la fenêtre qui rend malaisé de dire
Au-revoir au passé, de vivre et d'adhérer
Au cours présent des choses, de peindre, disons,

Selon l'état présent de la peinture et non
Selon celui qui avait cours trente ans plus tôt.
C'est le regard jeté par la fenêtre et c'est

La rue qu'on suit et c'est ce qu'on voit, comme si
L'œil était le présent ou y appartenait,
Comme si l'ouïe percevait le moindre bruit

Dans son choc, comme si la vie, la mort étaient
Jamais des faits physiques. La vie et la mort
De ce charpentier dépendent d'un fuchsia

Dans un pot – et des irisations de pétales
Qui jamais ne viendront à réalisation,
De choses dépourvues de vérité, pour l'heure,

Mais qu'il perçoit, ou croit percevoir, par le biais
De la vérité, comme il perçoit le présent,
Ou croit le faire; irisations de charpentier,

Ligneuses, modèles pour apprentis astraux;
Cité bouclée ainsi qu'une boîte à outils,
L'excentrique extérieur dont parlent les horloges.

XIX

La lune s'éleva dans l'esprit; chaque chose
Adopta son aspect radial dans la nuit,
En prostration devant sa volonté unique.

Ce qui fut vert public vira au gris privé.
Au cours d'une autre époque, cet aspect radial
A pu avoir pour source un objet différent,

Mais il n'en est aucune où il n'ait existé:
Ce put être un siècle où tout ce qui existait
Appartenait à ce siècle et à son aspect,

Ou ce put être encore un personnage, un homme
Qui était l'axe de son temps, ou une image
Dans la génération de ses enfantements –

Pôles imaginaires dont l'intelligence
Déversait sur le chaos leurs civilités.
Quel est l'aspect radial de ce lieu que voici,

Colonie d'une colonie de colonies,
Est-il est un sens dans le sens muable des choses?
Une figure qui ressemble à l'Écclésiaste,

Tout à la fois farouche et lumineuse, entonne
Au creux de la pénombre un texte qui répond,
Qui est une réponse, mais obscurément.

XX

Ce qu'a transcrit l'imagination aujourd'hui
Fut pareil à un nuage et ce qu'a transcrit
L'émotion, impossible à distinguer. La ville

Était résidu, neutre répandant des formes
Dans un absolu. Pourtant, sa transcription
Quand elle était citée bleue demeure et demeurent

Les formes que dans l'émotion elle adopta,
Les gens qu'elle devint, les sans noms, les fugaces –
Ces acteurs-là continuent dans le crépuscule

De marcher en marmonnant des vers. Il se peut
Que nuages et gens s'agrègent, dans la rue,
De par l'air ou dans les coins d'un homme qui pense

Assis dans les coins d'une chambre. En cette chambre,
La sphère pure élude l'impur car lui-même,
Le penseur, élude l'impur quand toutefois

D'avoir pu échapper aux gens et aux nuages
Le réduit à un être dénudé pourvu
D'un vouloir dénudé à qui tout reste à faire.

Il se peut qu'il élude même ce vouloir
Qui lui est propre et qu'alors dans sa nudité
Il séjourne dans l'hypnose de cette sphère.

XXI

Mais il n'est pas possible qu'il agisse ainsi.
Il ne peut éluder sa volonté non plus
Qu'il ne peut éluder celle des autres hommes.

Il ne peut non plus éluder la volonté
De la nécessité, la volonté suprême –
Romanza, issue de l'île du pâtre noir,

Pareille au bruissement constant de l'eau de mer
Dans l'oreille du pâtre et de ses formes noires,
Issue de l'île – mais ne relevant d'aucune.

Dans la proximité des sens est une autre île
Une autre île où les sens donnent, mais sans rien prendre,
L'opposée de * Cythère *, isolation au centre,

Objet de la volonté, cet endroit ici
Et ses environs – romanza alternative
Tirée de ces surfaces, ces murs, ces fenêtres,

De ces briques qui dans la misère du temps
Sont devenues friables, tirée de ce clair.
Primordiale importance d'un mode céleste,

Ne fût-ce que dans les branches battues de pluie:
Les deux romances, la distante et la prochaine,
Sont une même voix dans le brou-ha du vent.

XXII

Le Professeur Eucalyptus a déclaré:
«La quête du réel est aussi capitale
Que la quête de dieu.» Elle est du philosophe

Quête pour un intérieur rendu extérieur
Et du poète quête pour cet extérieur
Rendu intérieur: pour les objets sans haleine

Rêveusement d'ahan avec l'inhalation
Du froid original et de l'originale
Antériorité. Cependant le sens du froid

Et de l'antériorité est sens quotidien,
Et non le prédicat de brillante origine.
La création ne se voit pas renouvelée

Par des images de vagabonds solitaires.
Re-crée, faire appel à l'antériorité,
À la brillante origine, au froid, c'est quêter.

De même, dire de l'astre du soir, lumière
La plus ancienne dans le ciel le plus ancien,
Qu'elle est entièrement lumière intérieure,

Que c'est depuis le cœur somnolent du réel
Qu'elle étincelle, c'est une re-crédation,
Quête d'un possible en sa possibilitude.

XXIII

Le soleil, qui est la moitié du monde, la moitié
De toute chose, est la moitié incorporelle.
Cette moitié incorporelle est toujours là,

Cette illumination, cette élévation
Et cet avenir, voire, l'en-allée tardive
Des coloris de ce passé-là, vert caduc,

La femme en casimir. Si New Haven est donc
À moitié soleil, ce qui reste, après la brune,
Au soir, est l'autre moitié, allégée d'espace,

Géante sur ceux-là qui dorment le sommeil
Unique de l'unique futur de la nuit,
Comme bercé d'un son inévitable et long,

Une façon de son filou et enjôleur,
Est bonté d'un repos en un son maternel,
Insoucieuse des séparations par milliers

Du jour, dans l'unitaire appartenance à tout.
Dans cette identité se produisent encore
Des désincorporations. Ce qui constitue,

Avec indécision, le désir y prolonge
L'aventure de créer des formes d'adieux
Fugitives au milieu des fougères vertes.

XXIV

Les consolations de l'espace sont sans nom.
C'était dans l'après de la névrose d'hiver.
C'était dans le génie de l'été qu'ils brisèrent

La statue de Jupin aux nuages-clameurs.
Tout un jour fut requis pour apaiser le ciel,
Tout un jour, pour emplir de nouveau sa vacance;

Alors, au rebord même de l'après-midi,
Avant que se produisît la pensée du soir
Ou que ne fût réglé le son d'Incomincia,

Une éclaircie survint, une appétence pour
Des carillons premiers, une trouée s'ouvrant
Sur un débordement; une main s'éleva:

Un empressement, non encore composé,
S'affirmait, dans le savoir qu'une certitude
Avait été proposée qui serait nouvelle

Sans la statue, échappée des répétitions,
Événement surgi dans l'espace et dans l'être,
Qui les touchait tous deux d'un coup et mêmement,

Un point situé dans le ciel ou sur la terre,
Ou situé dans une ville en équilibre
Sur l'horizon, au lieu de sa déclivité.

XXV

La vie le fixait de son regard attentif
Sur l'escalier de verre où il errait. Debout
Sur son balcon, sentant l'au-delà des distances,

Il se savait saisi dans le vide de l'air
Par des yeux. * *C'est toujours la vie qui me regarde...* *
C'était elle qui toujours l'observait, guettant

Une pensée sans foi, elle qui s'asseyait
Près de son lit, avec sa guitare, empêchant
Qu'il cédât à l'oubli, sans jamais dire un mot,

Une note ou deux révélant qui elle était.
Autour de lui, rien jamais ne restait le même,
Hormis cet hidalgo, son œil et son refrain,

Le châle jeté sur l'épaule et le chapeau.
Le lieu commun devint froissement de blasons.
Le réel était on ne peut plus irréel,

Guenille d'arbre gueux agrafé au plus bas
Pour le rouge fruitier aux moments isolés –
L'isolation était erronée. L'hidalgo

Était une permanence et une abstraction,
Ce qui éclôt d'un œuf et là, d'un regard fixe,
Exige d'un autre œil qu'il lui fasse réponse.

XXVI

C'est trop facilement que les bavures pourpres
S'abattaient sur l'allée, pourpres et bleues, et rouges
Et or, fleurs et rayons et couleurs volumantes.

Loin, au long de la baie d'après-midi, des caps
S'ébrouaient d'outremer dans le lapis du jour.
La mer, frémissant d'un changement transcendant,

Giclait en pluie et, clamant, claquante, exhalante,
Briquait l'aqueux du vert détrempe dans le ciel.
Les montagnes s'affirmaient plus éloquemment

Que leurs nuages. Ces linéaments étaient
La terre que l'on voit en inamorata
Et de gloire adorable ajoutée et qu'ajoute

Un cœur empli de gloire. Toutefois, ici,
L'inamorata, dépourvue de la distance
Et, de ce fait, perdue, ou nue, ou en haillons,

Contractée dans le dénuement où la contraint
Sa proximité même, touche comme touche
Une main cette autre main, ou comme une voix

Qui s'exprime, mais sans le secours d'une forme,
À la manière d'un crépitement d'ouïe,
Et par murmure parle du repos humain.

XXVII

Un érudit a laissé, dans ses Segmenta,
Une note disant ce qui suit: «Dans le cas
Où le Suzerain de la Réalité est

Plus irréel que New Haven, il ne peut être
Suzerain réel: il règne sur l'irréel.»
Des apostilles de sa main disaient encore:

«Il est prince consort de la Reine du Fait.
Le lever du soleil ourle sa robe et elle,
Son coucher. Il est théoricien de la vie

Non de la mort, excellence in toto du livre
Total de ce qu'est la vie.» Elles ajoutaient:
«Sienne est la sibillance des phrases, ou bien

Sienne partiellement. Sa voix est tout autant
Audible que l'avant-dire dans la musique»
Aussi: «Cet homme en étant lui-même abolit

Ce qui n'est pas nous: regalia, attributions
Aigrette et heaume-ho.» Puis: «Il en fit l'objet
Et il en fait l'objet de sa méditation,

De la même façon qu'il a été et est,
Et, dans la compagnie de la Reine du Fait,
Il repose à son aise au rebord de la mer.»

XXVIII

S'il s'avère que la réalité existe
Dans l'esprit: le plat d'étain, la miche de pain
Qui y est posée, le couteau à longue lame,

Le breuvage compté et les miséricordes
Conventuelles qui viennent d'elle, il s'ensuit
Que le réel et l'irréel sont deux en un:

New Haven avant et après qu'on y pénètre,
Voire, Bergame sur une carte postale,
Rome à la brune, une Suède de description,

Salzburg avec la main en visière, ou Paris
En grande conversation dans un café.
Ce poème à l'élaboration incessante

Affiche la théorie de la poésie
En tant que vie de la poésie. D'autre maître
Plus tracassier, plus austère, administrerait

Au débotté la plus subtile et plus urgente
Preuve que la théorie de la poésie
Est la théorie de la vie, telle qu'elle est,

Dans les imbrications évasives du tel,
Dans ce qu'on voit, ne voit pas, tire du néant,
Le ciel, l'enfer, la terre, les pays rêvés.

XXIX

Au pays des citrons, jaune et jaune donnaient
Jaune-bleu, jaune-vert, âcres en suc citrique,
Semailles émaillées, micmac d'oiseaux moqueurs.

Au pays des ormeaux, des mariniers errants
Observaient de fortes femmes, dont les images
Au hâle rubicond tordaient et retordaient

Le tore entortillé du tortil de l'automne.
On y roulait ses r, au pays des citrons.
Au pays des mariniers mafflus, les paroles

N'étaient rien de plus que mottes brunes et barbes
Du chiendent de parler. Lorsque les mariniers
Abordèrent enfin au pays des citrons,

Dans cette atmosphère de blondeur, bronze dur,
Ils dirent: «Nous voici de nouveau de retour
Au pays des ormeaux, mais comme s'il était

Rabattu sur son pli, retourné.» En effet,
C'était le même, excepté pour les adjectifs,
Altération de mots qui était tout autant

Changement de nature, d'une différence
Plus grande que n'en font les nuages qui passent
Au-dessus d'une ville. Les gens des campagnes

Furent changés et fut du même coup changé
Tout ce qui est constant. Avec leurs teintes sombres,
Leurs paroles avaient redécrit les citrons.

XXX

La feuille, la dernière qui allait tomber,
Vient de tomber. Les rouges-gorges sont * là-bas *,
Les écureuils, dans des trous d'arbres, se blottissent

L'un contre l'autre au creux d'un savoir d'écureuils.
La bise a déblayé le silence d'été.
Elle se fait bourdon par-delà l'horizon

Ou à même la terre, dans la boue des mares
Où le ciel se reflétait. Cette vacuité
Qui apparaît alors est une mise à nu.

Elle n'appartient pas à ce qui est absent,
À quelque halte pour un échange d'adieux,
À la tristesse cramponnée aux souvenirs.

Elle est avancée et elle est pas en avant.
Les sapins, qui étaient essences et événements,
Émergent tout en tiges, dans un pugilat

De gros temps et de rocs. Le vitrage de l'air
Devient un élément – Ce qui s'est effacé
Était le résultat d'une imagination.

Quelque chose de clair vient de faire retour,
Et se tient désormais tout entier restauré.
Il ne s'agit pas d'une clarté sans substance,

D'une vision dépourvue de fond, mais plutôt
D'un visible de la pensée, où par centaines,
Des yeux, en un esprit unique, voient d'emblée.

XXXI

Les significations des sons les moins lisibles,
Les menus rouges si rarement pris en compte,
Les mots les plus ténus dans le tambour massif

Du discours, les hommes de l'en-dedans derrière
Les boucliers à l'au-dehors, les partitions
Dans les coups du tonnerre, les chandelles mortes

À la fenêtre au moment que le jour se lève,
Les mouvements de mer dans leurs braises de bulles,
Le tatillon cillant de vétille à vétilles

Et le tressaillement général qui s'étend
Des bustes de Constantin aux photographies
Du feu président, M. Creux, sont les approches,

Par un cheminement de biais et pas à pas,
De la forme finale, sont l'activité
Foisonnante des formulations qui affirment

Leur cible de manière indirecte et directe,
Comme un soir évoquant le spectre du violet,
Un philosophe au piano répétant ses gammes,

Une femme en train de rédiger une note
Qu'elle déchire aussitôt après. Ce n'est pas
Dans le prémisses que la réalité est

Un solide. Il arrive aussi bien qu'elle soit
Une ombre qui passe au travers d'une poussière,
Une puissance qui passe au travers d'une ombre.

CHOSSES D'AOÛT

I

Ces criquets le jour, ces grillons la nuit,
Sont les instruments sur lesquels jouer
D'un circuit vieux et désuet de l'âme
Ou d'un aspect neuf, vif de découverte –

Le vieux circuit des modes de l'esprit,
Le genre de choses que vont chantant
Les divas de l'août, près d'un pur bassin,
Qui fut fantôme et l'est, sous les soleils
Déversés aux versants d'une montagne;

Ou bien un aspect tout neuf, par exemple
Le sexe de l'esprit, ses attitudes,
Ses réponses envers des attitudes
Et le sexe de ses voix, quand nûment
Une voix rencontre une autre voix nue.

Criquets brillants, rien n'a été perdu.
Pas une seule note ne défaille.
Ces bruits sont longs dans ce que vit l'ouïe.
Le vacarme dans l'herbe somnolente
Constitue une mémorisation,
Une tentative qu'il faut garder.

II

Nous nous livrons, mais à l'intérieur d'un œuf,
À des variations sur les mots mettez les voiles.

Les volubilis croissent au-dedans de l'œuf
Qui est empli de myrrhe et du camphre d'été

Et d'Aridondack scintillant. Le chat y chasse
Et la chasse s'y chatte, et nous, mettez les voiles

Mettez les voiles, nous disons, mettez-les blanches
Mettez-les manches. La coquille est une grève.

L'œuf de la mer ainsi que l'œuf du ciel se trouvent
Dans des coquilles, dans des murailles, des peaux

Et gît l'œuf de la terre au plus profond d'un œuf.
Toutes voiles dehors. Rompez le dôme rond.

À vous la belle. Votre liberté ne soit
Comme air captif du fond d'un puits ni d'une tombe.

Respire, oh mon natif, l'aisance dans l'espace
D'horizons qui ne connaissent amour ni haine.

III

Poésie haute et basse:
Expérience en périhélie
Ou dans la pénombre de la nuit d'été –

Les phrases solennelles,
Ainsi qu'intonations intérieures,
Le discours de la vérité dans son esseulement véritable,
Une nature qui se crée dans ce qu'elle dit,
La paix de la dernière intelligence;

Ou bien la même chose encore, sans désir,
Celui-là qui dans cette intelligence
La prend par erreur pour un monde d'objets,
Qui, parce qu'ils sont bleus et verts, l'apaisent,
Par hasard, ou par heureux hasard, ou par bonheur,
Selon ce qu'il pense, dans le méditerranéen
De la quiétude du milieu de la nuit,
Avec les statues brisées debout sur la grève.

IV

La triste senteur des lilas – on s'en souvient
Non comme du parfum de Perséphone
Ni de quelque Veuve Dooley,
Mais comme d'une exhumation revenue en terre,

La riche terre, qui s'enrichit de soi-même,
Fertile de ses feuilles, ses jours et ses guerres,
Et du brun de son blé sous l'extase du vent,
De la nature de ses femmes en plein air,

Des voix sévères de ses hommes besogneux,
De ce chœur, comme issu de ceux qui voulaient vivre.
Le sentiment du fatal est une partie
De l'amour filial. Ou est-ce l'élément,

Une approximation de quelque élément,
Un rien à quoi penser en marchant le Dimanche,
À ne mentionner pas à Mme Dooley,
Dague arrogante qui darde son arrogance

Dans la main parente, amour parental peut-être?
On voudrait qu'eût existé plus longue saison,
Plus lente, où l'éclosion des lilas propageât
Autour d'eux un arôme plus tiède et plus rose.

V

Nous consacrerons le week-end à la sagesse, à Weisheit, le rabbin,
Lucidité de sa cité, joie de sa nation,
L'état de circonstance.

Le penseur en tant que lecteur lit ce qui fut écrit.
Il se revêt des mots qu'il lit pour les revoir
Au cœur de son être,

Couronne en lui de diamants plus affilés,
Tunique rougeoyant retombant à ses pieds,
Main de lumière afin de tourner chaque page,

Index avec sa bague pour guider son œil
De ligne en ligne, tandis qu'allongés sur l'herbe
Nous écoutons ce qui est dépourvu de voix,

Les intentions volubiles des symboles,
Les célébrations spectrales du pique-nique,
Les sécrétions de l'intuition.

VI

Le monde fait image pour l'observateur.
Il est né mécanisme vide des montagnes,

Frère vide des champs, leur laboureur matin.
Il est possédé du sens, non son possesseur.

L'aluminium froissé de mer, il n'en fait pas
Un crawlé chromatique. Mais elle est changée.

Il n'élève pas la levée du vif du jour
Aux lattes des volets cois, noirs et orientaux.

Et la femme est choisie, mais ce n'est pas par lui,
Parmi tous les accords qui émergent sans fin.

Le monde? L'inhumain pour humain? Cela qui
Ne pense ni ne sent, qui ressemble à penser

Et ressemble à sentir? Il se voit habitué
À l'invisible par la faculté du monde

À l'exceptionnel, par la faculté qu'il montre
Pour les ellipses et pour les déviations

À l'intérieur de quoi il a son existence,
Il existe, mais jamais en tant que lui-même.

VII

Laissant la tour, il passa à la maison,
Allant du ciel tissé et de la haute vue mortelle
Aux romans sur la table,
Aux géraniums sur l'appui.

Il pouvait comprendre les choses, chez lui.
De se trouver en altitude l'avait aidé en altitude,
Comme si, sur une tour plus imposante,
Il allait être assuré de voir

Que, dans l'atmosphère dépourvue d'ombres,
La science des choses s'étendait alentour mais non perçue:
La hauteur n'était pas vraiment la bonne;
La position était fausse.

Étrange d'avoir à redescendre
Et, assis dans la nature de sa chaise,
De sentir les satisfactions
De cet air transparent.

VIII

Quand donc les particules devinrent-elles
Le tout de l'homme; quand les tempéraments et les croyances,
Tempérament et croyance; et quand les différences perdirent-elles
Leur différence pour ne faire qu'un? Ce devait être
En présence d'un esseulement de l'âme,
Une étendue, et l'abstraction d'une étendue,
Une zone de temps sans nul tic-tac d'horloge,

Une couleur qui nous émut avec oubli.
Quand donc avons-nous oui la voix de l'union?

Fut-ce quand nous nous sommes assis dans le parc,
Et que la forme archaïque d'une femme avec un nuage sur l'épaule
Surgit d'abord devant les arbres puis devant le ciel,
Et que le sens de l'archaïque nous toucha aussitôt
Dans un mouvement des contours de la similarité?

Nous ressemblâmes l'un à l'autre à ce spectacle.
L'oubliuse couleur de la journée d'automne
Était toute emplie de ces formes archaïques,
Géants des sens, évoquant une seule chose
Pour une foule d'hommes, évoquant un espace
Archaïque, dans l'espace disparaissant,
Laissait derrière soi un contour de la taille
De la personne impersonnelle, le nomade,
Le père, l'ancêtre, le pair barbu, total
Des ombres humaines, brillantes comme un verre.

IX

Un nouveau texte du monde,
Gribouillis de tracas, de destin et de trouille,
Issu d'une bravoure de l'esprit,
D'un courage de l'œil,

Dans lequel, malgré toutes les inhalations
Venues du rebord de la nuit,
Et malgré toutes les voix blanches
Qui furent jamais roses,

Les significations sont nôtres –
C'est un texte dont nous sentirons le besoin,
Pour être le socle de midi,
Le pilier de minuit;

Il provient de nous-mêmes, pas plus d'un savoir
Que d'un non-savoir, débarrassé pourtant de tout questionnement,
Car nous voulions qu'il fût ainsi,
Et il fallait qu'il fût ainsi,

Texte d'hommes intelligents,
Au centre de l'inintelligible,
Comme en un ermitage, pour que nous le pensions,
Rédacteurs et lecteurs de l'inscription rigide.

X

Les matins se sont faits silencieux, la merveille
Inépuisable. Les arbres réapparaissent

Dans le dénuement. Il ne pleut pas; cependant
Règnent une tristesse de pluie et un air

De retard. La lune est un tricorne agité
En pâle adieu. Le rex Impolitor viendra

Taper du pied ici, suzerain de moins qu'hommes
En moins que nature. Il n'est pas encore ici.

L'adulte ici est encore fascié de foudre,
Brûlant de l'amour avec lequel elle vint,

Touchant avec solennité ce qu'elle était
Et voulait. Ce qu'elle a donné était bien trop

Mais n'était pas assez. Elle est à bout de forces
Et elle a commencé à vieillir.

ANGE ENTOURÉ DE PAYSANS

Un de ceux des campagnes

Il y a, à la porte,
Une bienvenue vers laquelle nul n'avance?

L'ange

Je suis l'ange de la réalité
Aperçu un moment au cadre de la porte.

Je n'ai aile de cendre ni vêtue d'or
Et ma vie est dépourvue d'auréole tiède

Ou d'astres pour me suivre, non pour m'assister
Mais ressortissant à mon être et son savoir.

Je suis l'un d'entre vous et être l'un de vous
C'est être et c'est savoir ce que je suis et sais.

Je suis pourtant l'ange nécessaire du sol,
Puisque, à ma vue, c'est le sol que vous revoyez,

Déblayé de son décor roide et obstiné
Que l'homme y scelle; à m'entendre, vous entendez

Son tragique bourdon qui sourd liquidement
En prolongements liquides, comme des mots

Aqueux à fleur de flots; comme une énonciation
De sens dans la répétition de demi-sens.

Ne suis-je pas, moi-même, rien que la moitié
D'une espèce de figure, d'une figure

Vue à moitié, ou vue un court moment, un homme
De l'esprit, apparition caparaçonnée

Du caparaçon d'un regard, mais si léger,
Qu'un tour de mon épaule et, trop vite – j'ai fui?

From the book *The Collected Poems of Wallace Stevens* by Wallace Stevens.
Copyright 1923, 1931, 1935, 1936, 1937, 1942, 1943, 1944, 1945, 1946,
1947, 1948, 1949, 1950, 1951, 1952, 1954 by Wallace Stevens. This trans-
lation published by arrangement with Alfred A. Knopf, Inc.